

# «Fosse», la mélodie en sous-sol de Boltanski au Centre Pompidou fait un malheur

NOUS Y ÉTIONS - Énorme succès de l'opéra contemporain, fantomatique et puissant, créé par l'artiste contemporain avec Jean Kalman et Franck Krawczyk dans le parking de Beaubourg.

Par Valérie Duponchelle

Publié hier à 17:32, mis à jour hier à 18:27



VD / *Le Figaro*

La musique surgit par à-coups. Les visiteurs créent le peuple fantôme des ombres en déambulant.

Le Paris des mélomanes et des amateurs d'art avait rendez-vous ce week-end dans un parking. Celui d'un grand musée, quand même, soit la version plus ordonnée et plus propre que la moyenne. Comme le Centre Pompidou est en pleins travaux pour la réfection de son escalator, vieux moderne de 40 ans, c'est vraiment un exploit que d'y faire venir le public le soir, alors que les grèves bloquent la vie parisienne. A priori, tout pour décourager de l'aventure, même si l'écho généré par l'exposition «Christian Boltanski, Faire son temps», qui occupe toute la Galerie 1 au niveau 6, a été une

formidable caisse de résonance (elle dure jusqu'au 16 mars et comptabilisait déjà 104.676 visiteurs au 31 décembre).

Drôle d'endroit pour une rencontre! Et pourtant, il y avait foule, vendredi soir 10 janvier, rue Saint-Merri (IIIe), pour les trois premières performances de *FOSSE*, l'opéra en sous-sol de Christian Boltanski, Jean Kalman et Franck Krawczyk, programmées successivement à 19h, 20h et 21h . À 19 h 30, l'affluence était telle dehors qu'il fallait compter sur une bonne heure d'attente pour arriver jusqu'au parking opératique, en suivant un dédale de queues dignes de celles des étudiants qui fréquentent la bibliothèque Kandinsky. Les plus chanceux étaient sauvés de la masse et du vent mouillé du soir, par leurs connexions maison, voire par l'artiste lui-même, Christian Boltanski, profil napoléonien et oreille vissée à son portable.



Quatre voitures aux phares allumés, recouvertes d'un linceul argent, sont stationnées dans l'espace. Dans trois des voitures, on voit deux personnes assises devant ; dans une autre, le «chauffeur» est seul. *VD / Le Figaro*

## «Un univers mystérieux, aux allures orphiques»

Un triomphe mathématique ! Soit 1 460 personnes, pour une jauge de 1500, en une soirée qui s'est achevée à 23 heures vendredi, comme celle de samedi (21 heures

dimanche car la matinée commençait plus tôt). Et un total de 5 376 spectateurs en 3 soirées, auxquels il faut ajouter les 1053 personnes venues à la générale, jeudi 9 janvier. Cette générale a eu, comme il se doit, son cortège de VIP: les artistes, Annette Messenger (forcément), Adel Abdessemed, Sarah Moon, Jean-Michel Othoniel, Esther Ferrer, l'actrice Charlotte Rampling, la mécène et collectionneuse Agnès B qui ouvrira sa fondation, La Fab, en septembre au 1, place Jean-Michel Basquiat (13e), près du MK2 Bibliothèque. Un total cumulé de 6 429 spectateurs dont 70% ont payé leur place (le billet plein tarif était à 18€ et donnait accès à l'exposition tout en haut du bâtiment de Renzo Piano et Richard Rogers).

Demandez le programme! *«Avec FOSSE, Christian Boltanski, Jean Kalman et Franck Krawczyk proposent une expérience hors du temps, une approche intimiste de la musique. FOSSE plonge les visiteurs au cœur d'un univers mystérieux, aux allures orphiques. Repoussant les frontières de l'installation et de l'opéra, FOSSE investit un espace inhabituel, voire déroutant: le parking du Centre Pompidou. Ce lieu singulier en sous-sol se métamorphose donc le temps de trois représentations exceptionnelles et propose une déambulation opératique, ou l'expérience d'un art total»*, vantait le Centre Pompidou dans son avant-scène. Pendant les quinze jours au préalable, ceux de l'organigramme du Centre qui ont droit de garer leurs véhicules dans ce parking niché sous la piazza, comme les livreurs, ont été priés de se garer ailleurs et de laisser place nette aux artistes. L'énorme surface (5 000 m<sup>2</sup>) a été dûment vidée, rangée, nettoyée pour devenir lieu magique, tout en ombres et en éblouissements.



Les musiciens surgissent au fil des sons. *Patrick Hourcade*

*«Le parking est habité de fond en comble: lumières, âmes errantes, musiciens et comédiens font vivre un opéra d'un nouveau genre, une errance, une attente, dans lequel les mouvements du public font aussi partie de l'œuvre. Dans cet antre dantesque résonnent les voix de la soprano Karen Yourc'h accompagnée de trente-deux choristes de l'ensemble accentus, la musique de treize violoncelles, dont celle de Sonia Wieder-Atherton, six pianos, percussions et guitares électriques»,* expliquait le musée à ses visiteurs du soir, venus tout autant à l'invitation de l'Opéra comique. Un mélange des publics intéressant qui se traduisait par une attention rare, une curiosité et un respect inné du propos. Ils sont tous devenus partie prenante de cette installation interactive où chaque silhouette, agrandie comme de longs ogres maigres par un jeu de projecteurs, est venue nourrir le peuple des ombres et l'écho feutré des pas perdus.

## **Quelque chose de Mahler**

Choc immédiat, au-delà des concepts et des a priori. *«Quatre voitures aux phares allumés, recouvertes d'un linceul argent, sont stationnées dans l'espace. Dans trois des voitures, on voit deux personnes assises devant; dans une autre, le «chauffeur»*

*est seul. L'attention est focalisée car seule la vitre du pare-brise est laissée telle quelle ; les autres vitres ont été obscurcies. Les passagers portent un masque d'un tissu voilé qui, aux premiers abords, donne l'impression de déformer le visage de l'être qui se cache derrière. En réalité, un visage y est imprimé - tantôt on le voit, tantôt on ne le voit pas. Parfois, on en perçoit en partie. Dans ces voitures, le temps semble suspendu. Les figures bougent lentement, des somnambules, tournant la tête, bougeant les mains qui se touchent ou non», témoigne Maria Lund, la galeriste danoise de Paris (on lui doit la Carte blanche à Min Jung-Yeon actuellement au musée Guimet, jusqu'au 17 février).*

*« Pendant ce temps, les sons, les voix émanent de points divers, résonnent, se déplacent et se poursuivent encore. De temps à autre, quelqu'un frappe sur les grands circuits d'aération et un puissant son métallique domine un moment tout le paysage sonore », analyse cette sensible, farouche perfectionniste, qui a retrouvé dans «cette ambiance mélancolique et parfois angoissante» quelque chose de *Le chant de la terre* de Gustav Mahler .*



*Vulcains de la musique. Patrick Hourcade*

Chef d'orchestre dans l'ombre, Bernard Blistène, directeur du Musée national d'art moderne et commissaire de la rétrospective «*Boltanski*». «FOSSE est, en quelque sorte, l'écho souterrain de l'exposition, une errance où chacun invente son parcours. C'est sans doute le "spectacle total" que Christian Boltanski cherchait à inventer, pour aller toujours plus loin dans la dématérialisation des choses, pour qu'acteurs et visiteurs se confondent et que la séparation entre le public et l'œuvre s'abolisse», nous dit ce cérébral. «Alors que nous travaillions sur l'exposition, Christian Boltanski n'avait que FOSSE en tête! Il rêvait ce moment comme une nouvelle expérience, sans doute une communion. Et tout s'est passé magnifiquement, simplement, en complicité avec l'Opéra comique et Olivier Mantei. Comme si ce rendez-vous imposait sa propre nécessité d'autant qu'il se jouait dans les entrailles du Centre. À voir l'extraordinaire succès de ces quatre jours, je me dis que l'art de Boltanski, sa recherche éperdue de l'émotion ont trouvé ici à se réaliser.»

## Comme une flûte enchantée

Le monde souterrain, sorte d'Enfer par le noir et le blanc, la musique discontinue, l'absence de repères fixes, était étrange, prenant, sans provoquer le malaise par excès existentiel. Exactement comme le monde plastique de Boltanski où l'idée même de la mort est provoquée, puis esquivée, théâtralisée, puis effacée. Plongée dans l'inconscient collectif, aujourd'hui dans la nuit de Paris. Il en va au final plus du souvenir, du fil du temps fuyant, de la mélancolie que d'un pathos qui nous accablerait tous. Le processus est moins effrayant que son Monumenta, métaphore criante de la Shoah, au Grand Palais en janvier 2010. La musique, comme une flûte enchantée, jaillit aux quatre coins de la pénombre comme une planche de salut, comme une source d'émerveillement.

« Ce n'est pas exactement l'immersion dans un parking, mais bien plus l'illusion de la métropole sans nom, envahie par la nuit et les jeux des lumières artificielles.

*Kalman avec ses lumières froides agresse nos rétines, projette sur des lambeaux blancs l'ombre des passants, des errants. Boltanski manipule l'espace, vide oppressant où la matière se réduit à des fantômes de voitures et de leurs conducteurs inaccessibles », analyse Patrick Hourcade en artiste multiforme (son installation de sculpteur, les *Rubans Éphémères*, est dans les jardins de Vaux-le-Vicomte pour trois ans).*



*Cinquante minutes d'art total. VD / Le Figaro*

*« Mais la musique avec ces violoncelles, ces pianos droits, ces percussions, donne le ton. Les chanteurs et les instrumentistes sont bien réels et vivants, éparpillés certes, mais pas perdus dans ce ventre sonore. L'opéra est cet espace musical qui envahit tout. La partition, tout en étirements très allongés qui contrastent avec les jeux énervés des lumières et le concept urbain. Le son augmente, enfle et finit par hurler, comme la ville elle-même, et c'est sans doute grâce à la musique de Franck Kramczyk, que l'on subit le mieux le concept voulu par Boltanski. L'orchestre est bien dans la "fosse" ... le public aussi», applaudit cet amoureux de la nuit qui exposera *Versailles Nuit*», travail photographique sur un château solitaire en mai à la galerie Gradiva, 9 quai Voltaire à Paris (7e).*

Longues queues, dès vendredi soir, pour accéder à chacune des trois performances sous le Forum du Centre Pompidou, chaque soir. *VD / Le Figaro*